

DEUX LETTRES SUR LA STRATÉGIE

Carl von Clausewitz

1. LE PREMIER PROBLÈME

Les conditions suivantes doivent être supposées :

Les relations entre l'Autriche et la Prusse sont tendues. La Saxe est alliée à l'Autriche.

L'Autriche a rassemblé ses forces en Bohême, en Moravie et dans ses territoires allemands, et a établi des magasins à Komotau, Aussig, Gabel, Arnau et Jung-Bunzlau.

La Prusse a mobilisé les Gardes ; le 2^e, 3^e, 4^e et 6^e Corps d'armée ; et la Division de Silésie du 5^e Corps. Les forteresses d'Erfurt, Magdeburg, Wittenberg, Torgau, Küstrin, Glogau, Schweidnitz, Silberberg, Neisse et Kosel sont approvisionnées pour six mois.

Le 1er juin, on apprend que les forces autrichiennes sur le Danube se sont mises en route pour la Bohême. Il est certain que l'Autriche passera à l'offensive une fois que ces unités auront atteint leurs destinations. On estime que la force autrichienne est de 130 000 hommes ; celle de la Saxe, de 20 000.

La Prusse peut engager cinq corps (150 000 hommes) sur le terrain. Un demi-corps supplémentaire ainsi que quelques formations de réserve garniront ces forteresses qui sont menacées.

Préparez un mémorandum abordant les points suivants :

- Opérations possibles par l'Autriche et son allié.
- Analyse de celles-ci dans le temps et l'espace.
- Quelle opération est la plus dangereuse pour la Prusse ?
- La disposition générale des forces prussiennes, à partir de laquelle chaque mouvement autrichien peut être contré.
- Une évaluation détaillée de chaque opération possible, en accordant une attention particulière à celle considérée comme la plus dangereuse.



2. LA SOLUTION DE M

Les Autrichiens peuvent avancer 1. à travers la Silésie ; 2. entre l'Oder et l'Elbe, par le chemin le plus court vers Berlin ; ou 3. le long de la rive gauche de l'Elbe. Inférieures à ces trois options principales « sont toutes les autres, qui cherchent à atteindre leur but en [divisant l'armée en] une force principale et une force secondaire ».

La première option est improbable car elle oblige l'Autriche à révéler ses intentions plus tôt, (1) à perdre « tous les avantages de l'initiative », (2), et à céder l'occupation de la Saxe, et peut-être aussi de certaines parties de la Bohême, en échange de la Silésie.

La deuxième option est la plus probable, car si la Prusse accorde une grande importance à la protection de Berlin, elle est obligée d'adopter « la défense la plus désavantageuse » (3).

La troisième option est « totalement impensable », car l'ennemi avançant le long de la rive gauche de l'Elbe en dessous de Torgau n'a pas d'objectif opérationnel.

Voici des estimations des distances et des temps requis pour ces opérations :

Une avancée autrichienne depuis Vienne à travers la Silésie couvre 678 kilomètres. Après que les Autrichiens auront franchi la frontière silésienne, leurs intentions ultérieures deviendraient connues à Berlin vers le 15^e jour de l'opération.

Une avancée entre l'Oder et l'Elbe couvre 542 kilomètres. Les Autrichiens quittent la Bohême le 14^e jour et entrent sur le territoire prussien le 19^e jour. Leurs intentions futures seraient connues à Berlin le 20^e jour.

Dans le troisième cas, une offensive le long de la rive gauche de l'Elbe couvre 633 kilomètres. Si l'ennemi avance sur Leipzig et a l'intention de traverser l'Elbe à Dessau, il atteindra Bittersfeld, à mi-chemin entre la frontière prussienne et Dessau, le 22^e jour (4).

Le cours de l'Elbe de la Bohême à Wittenberg est presque le même que l'itinéraire vers Berlin. Torgau se trouve à 113 kilomètres du point où l'Elbe traverse la frontière bohémienne-saxonne, et à 113 kilomètres de Berlin. Les Autrichiens peuvent déplacer un train de siège par barge jusqu'à Torgau, ce qui constitue un avantage considérable pour eux. S'ils basent leurs opérations sur cette possibilité, c'est ce plan qui représente la plus grande menace pour la Prusse (5).

Les colonnes autrichiennes pourraient avancer sur les deux rives de l'Elbe, avec des ponts de bateaux entre elles, jusqu'à ce qu'elles se rejoignent à la frontière prussienne et opèrent conjointement, ce que « le système défensif » (6) ne peut empêcher. Il s'ensuit a) que l'armée prussienne ne peut pas prendre position loin de Torgau (7), et b) qu'elle ne devrait pas être poussée vers la frontière saxonne, afin que « dans tous les cas, elle conserve sa liberté d'action » (8).

Le déploiement général de l'armée prussienne devrait être le suivant [carte 2] : le 4^e corps à Eilenburg, le 3^e corps à Torgau, le 2^e corps à Herzberg, les unités disponibles du 5^e corps à Schlieben, la Garde à Zossen, une moitié du 6^e corps à Dobrilugk, l'autre moitié du 6^e corps garnisonnera les forteresses de Silésie et est initialement stationnée à Neisse [la ville de Silésie (voir carte 1), et non le fleuve du même nom. N.d.É.].

Si les Autrichiens entrent en Silésie (1^{re} option), l'aile droite prussienne a pour mission d'occuper la Saxe, tandis que le corps principal de l'armée se déplace vers l'est, jusqu'à la rivière Bober, et reste pour l'instant sur la défensive. Une fois la Saxe prise, une offensive peut être lancée contre l'avance autrichienne en Silésie.

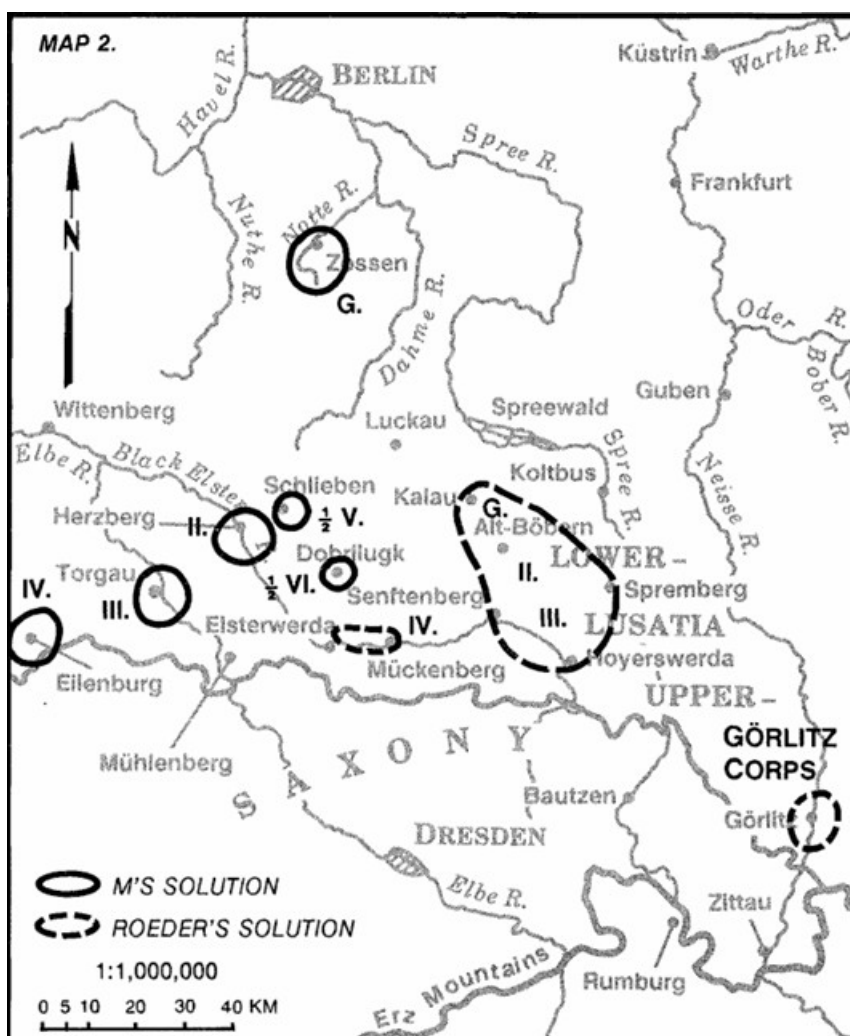
Dans le deuxième cas, une avancée autrichienne entre l'Oder et l'Elbe, l'armée prussienne se concentre entre Torgau et Herzberg. Si l'ennemi la contourne en avançant sur Berlin, ce qui serait improbable, l'armée prussienne reste basée sur l'Elbe (9) et attaque son arrière.

Dans le troisième cas, une avance autrichienne sur la rive gauche de l'Elbe, l'armée prussienne se rassemble sur la rive droite, son flanc droit à Wittenberg, son flanc gauche à Torgau. Dans cette position imprenable, avec une tête de pont à chaque aile, le général en chef serait libre de saisir l'initiative dès qu'il le jugerait approprié (10). Si, toutefois, l'ennemi avance sur les deux rives de l'Elbe, la meilleure zone de concentration pour l'armée prussienne serait à Herzberg. Si les

Autrichiens restent divisés, il faudrait attaquer l'avance sur la rive droite, car elle présente la plus grande menace. Si les Autrichiens s'unissent sur la rive droite, les forteresses de Torgau et Wittenberg, ainsi que les rivières Elbe et Elster, offrent de larges opportunités pour des opérations mobiles, jusqu'au moment d'engager le combat.

Ces recommandations supposent que la perte de Berlin n'aurait aucun impact sur l'issue de la guerre, et pourrait, si nécessaire, être tolérée par la Prusse. Si l'armée prussienne recevait l'ordre de couvrir Berlin, ce qui impliquerait de se retirer de la position avantageuse sur l'Elbe, sa situation deviendrait critique. Par exemple, une position à Luckau, avec l'aile gauche sur la Spreewald, laisserait l'aile droite en suspens (11). L'ennemi pourrait priver l'armée prussienne de toute liberté de mouvement (12), ou la contraindre à « recourir sans hésitation à la bataille » (13). Un général qui ne voudrait rien risquer pourrait se retirer derrière les rivières Nuthe et Notte, mais serait alors réduit à une défense si complète que l'ennemi pourrait l'immobiliser là, tout en assiégeant Torgau (14). Il serait très difficile de soulager la forteresse.

En conclusion, si l'armée se retire de l'Elbe, il ne serait pas possible d'élaborer une stratégie défensive vraiment prometteuse pour elle. Si, en revanche, le général en chef sait comment exploiter la position sur le fleuve, l'Autriche "ne peut obtenir des avantages durables qu'en remportant une bataille majeure".



3. LA SOLUTION DE ROEDER

L'armée autrichienne peut avancer 1. sur la rive droite de l'Elbe, par Rumburg et Zittau à travers la Lusace en direction de Berlin ; 2. par les monts des Erz sur la rive gauche de l'Elbe en Saxe ; ou 3. à travers la Silésie. L'armée saxonne se rassemblera probablement à Dresde, ou, si les Prussiens pénètrent dans le pays avant les Autrichiens, se repliera dans ou derrière les monts des Erz, ou s'enterrera autour de Dresde. En toutes circonstances, il semble avantageux pour les Autrichiens de rejoindre les Saxons le plus tôt possible, et la première ou la deuxième option permettrait d'assurer une jonction rapide.

Parmi ces deux options, l'avance sur la rive droite de l'Elbe à travers la Lusace semble la plus décisive, puisqu'il s'agit de l'itinéraire le plus court vers Berlin et qu'il est exempt de forteresses prussiennes, qu'il serait difficile de contourner ou dont le siège nécessiterait de détacher des troupes de l'avancée.

La deuxième option manque d'un objectif défini. Les Autrichiens choisiraient probablement cette option seulement s'ils souhaitent éviter la bataille au début de la campagne, et estiment suffisant de contrôler la Saxe et la rive gauche de l'Elbe, et éventuellement de bloquer Erfurt (2).

Dans la troisième option, l'objectif autrichien pourrait seulement être d'investir quelques-unes des forteresses de Silésie. Dans ce cas, les Prussiens avanceront certainement et obligeront à une bataille. Même si les Autrichiens remportaient cette bataille, ils ne gagneraient pas pour autant les avantages qu'ils pourraient tirer de la première option (3).

En ce qui concerne le temps nécessaire pour ces opérations : Dans le premier cas (une marche à travers la Lusace), l'ennemi pourrait atteindre Hoyerswerda le 21^e jour après avoir quitté le Danube. Dans le deuxième cas (une avancée sur la rive gauche de l'Elbe), il atteindrait les montagnes d'Erz avant Dresde le 20^e jour. Dans le troisième cas (une attaque sur la Silésie), si l'ennemi devait passer par Trautena, il atteindrait Landeshut le 17^e jour. Ces estimations ne tiennent pas compte de l'opposition. La situation serait différente si même de faibles détachements prussiens occupaient les montagnes et harcelaient l'ennemi le long de sa frontière ou en marche.

Il doit être évident que l'attaque de Berlin à travers la Lusace représente le plus grand danger pour la Prusse, puisque, comme mentionné ci-dessus, elle emprunte la route la plus courte vers la capitale, à travers une zone sans forteresses.

En considérant comment la Prusse pourrait au mieux contrer chacune de ces menaces, nous devons écarter la possibilité que des unités prussiennes stationnées près de la frontière pénètrent en Saxe et occupent les montagnes avant les Autrichiens. Une stratégie préventive est exclue par la nature de l'exercice, qui stipule que la Prusse doit attendre l'offensive autrichienne. Par conséquent, il est proposé que la force principale prussienne (la Garde et les 2^e et 3^e corps) se déploie entre Hoyerswerda, Senftenberg, Spremberg et Kalau [carte 2]. Le 2^e Corps, en particulier ses unités de Landwehr, arriverait bien sûr plus tard que les autres. Le 4^e Corps se rassemble entre Elsterwerda et Miickenberg derrière la rivière Black Elster, la division silésienne du 5^e Corps à Görlitz. Les unités de ligne de la 12^e division (6^e Corps) marchent vers Landeshut, tandis que ses unités de Landwehr garnisonnent les forteresses silésiennes [hors carte 2, au sud-est de Görlitz].

Si les Autrichiens avançaient à travers la Lusace, le commandant en chef prussien apprendrait, dans la soirée du 18^e jour après le départ de l'ennemi du Danube, que la frontière bohémienne-saxonne avait été franchie. Il donnerait alors les ordres suivants :

1. La division stationnée à Hoyerswerda enverra une reconnaissance de cavalerie importante vers Bautzen, qui occupe des positions environ à mi-chemin de la ville. Elle ne doit pas s'engager dans une action décisive, mais retourner à Hoyerswerda si elle rencontre des forces supérieures (6).
2. Des détachements de reconnaissance seront envoyés depuis Senftenberg, Miickenberg et Elsterwerda.
3. La division à Senftenberg se déploiera à l'est derrière Hoyerswerda.

4. Le 4e Corps, stationné entre Elsterwerda et Miickenberg, sera déployé à l'est entre Miickenberg et Senftenberg, tout en continuant à tenir le passage à gué de la rivière à Elsterwerda.
5. Les unités de ligne du 2e Corps, étant entre-temps arrivées à Luckau, continueront vers le sud jusqu'à Alt-Bobern et se joindront aux Gardes.
6. Le corps à Gorlitz reçoit l'ordre d'attaquer des forces ennemies plus faibles, d'éviter les formations plus puissantes et de maintenir ouverte sa ligne de retraite vers la Silésie (7).

Si les Autrichiens poursuivent leur offensive vers Berlin, ils seront confrontés à trois corps et demi (les Gardes, le 3e et le 4e corps et les unités de ligne du 2e corps), tandis que le corps de Görlitz opérera sur leur flanc droit. Le terrain déterminera où l'armée prussienne principale livrera bataille, et les circonstances dicteront s'il est opportun d'attendre l'arrivée de la Landwehr du 2e corps. Si cela semble nécessaire, la bataille pourrait se dérouler entre les rivières Nuthe et Notte, ou peut-être déjà à Luckau.

Si les Autrichiens choisissent la deuxième option (une avancée sur la rive gauche de l'Elbe), ils pourraient traverser l'Elbe à Dresde. L'armée principale prussienne bloquerait alors leur chemin derrière la rivière Black Elster, et le corps de Görlitz agirait contre leur flanc droit. Si, en revanche, l'ennemi progresse davantage le long de la rive gauche, le 4e corps se tient prêt à Torgau, le reste de l'armée principale se retire dans la région autour de Torgau-Herzberg, avec le corps de Görlitz à Elsterwerda. Si les Autrichiens traversaient alors l'Elbe au-dessus de Dresde, ce qui est improbable, ils devraient être attaqués. S'ils ne traversent pas, les forces prussiennes sur la rive droite doivent suivre le mouvement de l'ennemi sur la gauche jusqu'à l'arrivée de la Landwehr du 2e corps, puis prendre l'offensive.

Dans le cas où les Autrichiens progressaient par Trautenau jusqu'à Landeshut (la troisième option), leur objectif serait de mettre le siège aux forteresses de Silésie. Pour couvrir le siège, ils se déploieraient probablement le long de la rivière Katzbach [carte 1]. Les Prussiens réagissent comme suit : les unités de la 12e division à Landeshut se retirent à Schweidnitz, afin d'entraver autant que possible l'avancée ennemie. « Selon les circonstances, » elles renforceraient ensuite « les forteresses menacées et mèneraient des opérations mobiles entre elles » (8). Le corps de Görlitz confronte l'ennemi entre les rivières Bober et Katzbach, tandis que l'armée principale se déplace vers l'est pour le rejoindre (9). Dans le cas où une colonne ennemie secondaire passerait par Zittau, la totalité ou une partie du corps de Görlitz resterait en place pour y faire face. Une avancée entre les rivières Oder et Bober est improbable, et ne serait pas dangereuse non plus, puisque son flanc gauche serait exposé aux contre-attaques.

Le fait de savoir s'il faut livrer une bataille avant que la Landwehr du 2e Corps n'arrive du nord par Guben, ou s'il faut éviter le combat jusqu'à leur arrivée, dépend de circonstances qui ne peuvent être déterminées à l'avance (10).

4. CLAUSEWITZ A ROEDER (22 décembre 1827)

Vous m'avez demandé, cher ami, de vous donner mon avis sur les problèmes stratégiques et les deux solutions que vous m'avez envoyés. Je le fais en comprenant que vous traiterez ma communication, faite purement dans l'intérêt de la recherche, comme entièrement confidentielle.

Pardonnez-moi si je commence par le tout début ; mais nulle part la compréhension de base, la reconnaissance vraie et sans équivoque des *faits inévitables*, ne fait autant défaut que dans la soi-disant science de la stratégie.

La guerre n'est pas un phénomène indépendant, mais la continuation de la politique par d'autres moyens. Par conséquent, les grandes lignes de tout plan stratégique majeur sont *en grande partie de nature politique*, et leur caractère politique augmente à mesure que le plan englobe l'ensemble de la guerre et de l'État. Le plan de guerre découle directement des conditions politiques des deux États belligérants, ainsi que de leurs relations avec d'autres puissances. Le plan de campagne découle du plan de guerre et, fréquemment — s'il n'y a qu'un seul théâtre d'opérations — peut même lui être identique. Mais l'élément politique s'étend même aux composantes séparées d'une campagne ; il sera rarement sans influence sur des épisodes majeurs de la guerre tels qu'une bataille, etc. Selon ce point de vue, il ne peut être question d'une évaluation purement militaire d'une grande question stratégique, ni d'un schéma *purement militaire* pour la résoudre. Que l'essentiel soit de voir la question de cette manière, que ce point de vue soit presque évident si l'on tient seulement compte de l'histoire de la guerre, n'a guère besoin de preuve. Néanmoins, il n'a pas encore été pleinement accepté, comme le montre le fait que l'on aime encore séparer les éléments purement militaires d'un grand plan stratégique de ses aspects politiques, et traiter ces derniers comme s'ils étaient en quelque sorte étrangers. *La guerre n'est rien d'autre que la continuation des efforts politiques par d'autres moyens*. À mon avis, toute la stratégie repose sur cette idée, et je crois que quiconque refuse de reconnaître que cela doit être ainsi ne comprend pas encore pleinement ce qui compte vraiment. C'est ce principe qui rend compréhensible toute l'histoire de la guerre, qui en son absence reste pleine des plus grandes absurdités.

Comment est-il alors possible de planifier une campagne, que ce soit pour un théâtre de guerre ou plusieurs, sans indiquer la condition politique des belligérants et la politique de leurs relations entre eux ?

Chaque plan de guerre majeur découle de tant de circonstances individuelles, qui déterminent ses caractéristiques, qu'il est impossible d'élaborer un cas hypothétique avec une telle précision qu'il pourrait être pris pour réel. Nous ne parlons pas simplement de trivialités, mais des questions les plus importantes, qui néanmoins ont presque toujours été ignorées. Par exemple, Bonaparte et Frédéric le Grand sont souvent comparés, parfois sans garder à l'esprit qu'un homme gouvernait 40 millions de sujets, l'autre 5. Mais permettez-moi d'attirer l'attention sur une autre distinction, moins visible et pourtant très significative : Bonaparte était un usurpateur, qui avait acquis son immense pouvoir dans une sorte de jeu de hasard perpétuel et qui, pendant la majeure partie de sa carrière périlleuse, ne possédait même pas d'héritier ; tandis que Frédéric le Grand disposait d'un véritable patrimoine. Si la nature avait donné à ces deux hommes des qualités psychologiques identiques, auraient-ils agi de la même manière ? Certainement pas, et cela seul rend impossible de les mesurer selon le même critère. En bref, il est impossible de construire un cas hypothétique de manière à pouvoir dire que ce qui a été omis n'était pas essentiel. Nous pouvons bien sûr penser à de nombreuses caractéristiques des armées et des États adverses qui sont identiques et qui ont pour effet de s'annuler mutuellement ; mais résoudre de tels problèmes ne serait rien de plus qu'un *exercice utile*. Nos meilleures solutions ne pourraient pas être appliquées aux *conflits réels*.

Si, par conséquent, de tels exercices nous permettent d'omettre de nombreuses choses de notre réflexion parce que nous croyons qu'elles se neutralisent, nous ne pouvons néanmoins pas ignorer les conditions qui ont provoqué la guerre et qui déterminent son objectif politique. L'objectif politique et les moyens disponibles pour l'atteindre donnent naissance à l'*objectif militaire*. Ce but ultime de l'acte belliqueux dans son ensemble, ou de la campagne particulière si les deux sont identiques, est donc la première et la plus importante question à laquelle le stratège doit répondre, car les grandes lignes du plan stratégique convergent vers ce but, ou du moins s'en inspirent. Il est une chose d'avoir l'intention d'*écraser* mon adversaire si j'en ai les moyens, de le rendre *sans défense* et de le forcer à accepter mes conditions de paix. Il est évidemment autre chose de se contenter de tirer un avantage quelconque en conquérant une bande de terre, en occupant une forteresse, etc., que je peux conserver ou utiliser dans les négociations lorsque les combats cessent. Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles Bonaparte et la France se sont trouvés depuis les guerres de la Révolution lui ont permis de remporter de grandes victoires presque à chaque fois, et l'on a commencé à supposer que les plans et actions *créés* par ces circonstances étaient des *normes universelles*. Mais une telle vision rejeterait d'emblée toute l'histoire antérieure de la guerre, ce qui est absurde. Si nous voulons tirer un art de la guerre de l'histoire de la guerre — et c'est sans aucun doute le seul moyen possible — nous ne devons pas minimiser le témoignage de l'histoire. Supposons que nous constatons que sur cinquante guerres, quarante-neuf ont été du second type — c'est-à-dire des guerres à objectifs limités, non dirigées vers la défaite totale de l'ennemi — nous devrions alors croire que ces limitations résident dans la nature même de la guerre, au lieu d'être dans chaque cas le résultat d'idées fausses, d'un manque d'énergie ou de toute autre cause. Nous ne devons pas nous laisser tromper en considérant la guerre comme un pur acte de force et de destruction, et en déduire logiquement une série de conclusions qui n'ont plus rien à voir avec le monde réel. Nous devons plutôt reconnaître que la guerre est un acte politique qui n'est pas entièrement autonome ; un véritable instrument politique qui ne fonctionne pas de manière indépendante mais est contrôlé par autre chose, par la main de la politique.

Plus la politique est motivée par des intérêts globaux, affectant l'existence même de l'État, et plus la question est présentée en termes de survie ou d'extinction, plus la politique et les sentiments hostiles coïncident. À mesure que la politique se dissout dans l'hostilité, la guerre devient plus simple ; elle se déroule selon le concept pur de force et de destruction, et satisfait toutes les exigences pouvant être logiquement dérivées de ce concept, jusqu'à ce que toutes ses parties composantes possèdent la cohérence d'une *nécessité simple*. Une telle guerre peut sembler entièrement *apolitique*, et pour cette raison, elle a été considérée comme la norme. Mais il est évident que l'élément politique existe ici autant que dans d'autres types de guerre. Il coïncide simplement tellement avec le concept de force et de destruction qu'il disparaît de la vue.

À la lumière de cette discussion, je n'ai pas besoin de prouver qu'il existe des guerres dont l'objectif est encore plus limité - une simple menace, des négociations armées, ou, dans le cadre des alliances, le prétexte même d'une action [par l'un des alliés]. Il serait déraisonnable de soutenir que de telles guerres sont en deçà de l'art de la guerre. Dès que nous concédons que, logiquement, certaines guerres peuvent ne pas exiger des objectifs extrêmes, la destruction totale de l'ennemi, nous devons élargir l'art de la guerre pour inclure toutes les gradations des moyens militaires par lesquels la politique peut être avancée. La guerre, en relation avec la politique, a avant tout l'obligation et le droit d'empêcher que la politique formule des exigences *contraires à la nature de la guerre*, de la protéger contre l'usage abusif de l'instrument militaire par un manque de compréhension de ce qu'il peut et ne peut pas faire.

Par conséquent, je dois insister sur le fait que les objectifs militaires des deux camps soient énoncés chaque fois qu'un plan stratégique est élaboré. Pour la plupart, ces objectifs découlent des relations politiques des deux antagonistes entre eux, et avec d'autres États qui peuvent être impliqués. À moins que ces relations ne soient définies, un plan ne peut être rien de plus qu'une combinaison de relations temporelles et spatiales, dirigée vers un objectif arbitraire - une bataille, un siège, etc. Dans la mesure où cet objectif ne peut être présenté comme nécessaire ou supérieur à d'autres, il peut être contesté et contredit par d'autres projets, sans que ceux-ci ne se rapprochent

davantage de la vérité absolue que le premier plan. C'est, en effet, l'histoire de toutes les discussions stratégiques jusqu'à aujourd'hui. Tout le monde tourne dans un cercle arbitraire. Personne n'essaie de ramener son argument aux origines de la guerre à mener, à son véritable motif, au point unique où le développement logique et la conclusion des opérations militaires peuvent à eux seuls trouver leur source. Toutes les décisions stratégiques correctes et efficaces résultent de l'instinct tactique des commandants talentueux, qui d'un coup d'œil pénètrent et évaluent une masse de circonstances. Cet instinct suffit pour l'action, mais évidemment pas pour l'analyse, même si l'action est quelque chose de bien plus grand que le déploiement laborieux et la mise en lumière des faits.

Vous voyez par là, cher ami, combien peu je peux tirer de votre devoir. Par-dessus tout, je dois demander : les Autrichiens ont-ils l'intention, ou pourraient-ils avoir l'intention, de vaincre et désarmer la Prusse avec 150 000 hommes, ou se contenteraient-ils d'un objectif limité ? Pendant la guerre de Sept Ans, ils étaient indiscutablement en position de réaliser le premier objectif ; leur moyen principal aurait été une avancée à travers la Saxe et la Lusace vers Berlin. Ils n'y sont pas parvenus, et cet échec a été à juste titre considéré comme une grande erreur de leur part, tout comme il a été considéré comme une erreur qu'ils aient dirigé leurs opérations davantage vers la Silésie que vers la Lusace. Mais si les circonstances sont telles que la défaite totale de la monarchie militaire prussienne n'est *pas* possible, alors une avancée à travers la Lusace vers Berlin ne serait plus l'opération *la plus appropriée* et ne présenterait donc plus *le plus grand danger* pour la Prusse.

Vous conviendrez, bien sûr, que dans des circonstances où l'Autriche n'a que suffisamment de puissance pour saisir un certain territoire avec une ou quelques forteresses, et où seul un plan modeste promet du succès, tandis qu'un plan plus ambitieux n'en promet aucun car il ignore les moyens disponibles, le plan autrichien modeste représenterait la plus grande menace pour la Prusse. Vous pouvez voir que la question de savoir quelle opération est la plus dangereuse revêt une aura d'universalité, à la fois dans ce problème et dans les deux solutions, qu'elle ne possède pas réellement, une erreur qui se répète constamment dans une discussion stratégique, avec pour résultat que les arguments stratégiques généraux se révèlent presque toujours inapplicables à la réalité. La plus grande menace pour la Prusse ne peut être déterminée que si nous savons quel objectif autrichien peut ou va être poursuivi. Dans le cas présent, cet objectif doit soit découler d'une définition de la situation politique globale, soit être arbitrairement spécifié comme un donné de l'exercice. Tant le problème que les solutions attribuent une importance obscure (c'est-à-dire non articulée) à la capitale, que Berlin ne peut en réalité posséder. La guerre de Sept Ans l'a clairement démontré. De même obscure est l'idée, impliquée dans la première hypothèse, qu'une poussée autrichienne à travers la Lusace diviserait, pour ainsi dire, la monarchie prussienne en deux parties, parce que si notre armée était vaincue et impitoyablement poursuivie, elle devrait décider de se replier derrière l'Oder ou de fuir par le bas de l'Elbe. Ce serait une crise sérieuse - mais seulement face à un ennemi *capable de réaliser* un projet aussi ambitieux. Il ne fait guère de doute que pour les Autrichiens, une telle opération, flanquée depuis la Bohême par la Silésie à droite et par les forteresses de l'Elbe à gauche, serait *très difficile*. Elle ne pourrait réussir que si les difficultés étaient compensées par une *grande supériorité* de forces. Le problème ne dit rien de cette supériorité ; au contraire, il semble supposer une sorte d'équilibre des forces.

De plus, il me semble que ce problème accorde une importance excessive à la question de savoir laquelle des opérations autrichiennes représente la plus grande menace. L'attaque et la défense déterminent leurs mesures de manière *réciproque*. Mais sûrement, en théorie—c'est-à-dire aux fins d'une analyse générale—la séquence des idées résultant de cette interaction doit commencer quelque part ? Tout à fait. La séquence commence, j'en suis convaincu, par le défensif, en partie parce que les dispositions militaires en temps de paix sont principalement orientées vers la défense, qui précède donc l'offensif ; en partie parce que les plans offensifs dépendent de la disposition de la défense, sans laquelle ils n'auraient aucune base factuelle. La défense, en revanche, ne manque pas des données nécessaires en l'absence d'une attaque, car elles résident dans le caractère global et les circonstances du pays. À un niveau général, donc, les principales caractéristiques des opérations défensives se développent directement à partir des conditions existantes. *Dans des cas spécifiques, cependant, ce n'est en aucun cas toujours nécessaire,*

seulement si l'on ne peut pas découvrir suffisamment tôt les intentions de l'ennemi pour prendre les contre-mesures requises. Cela ne semble certainement pas être le cas ici. D'après la direction de leur avance, la localisation de leurs dépôts, la mobilisation de leurs transports, et d'autres informations, on apprendrait rapidement si les Autrichiens dirigeaient leur force principale vers la Silésie ou la Saxe. Qu'ils aient l'intention d'avancer le long d'une rive ou de l'autre de l'Elbe pourrait peut-être rester caché jusqu'au dernier moment. Mais cela nous ferait très peu de différence puisque le moindre mouvement à droite ou à gauche de notre part y remédierait. Si, comme il est le plus naturel concernant notre déploiement en temps de paix, nous rassemblons nos trois divisions silésiennes à Neisse, Liegnitz et Sprottau respectivement, le Deuxième et le Troisième Corps et les Gardes en Basse-Lusace, et le Quatrième Corps sur la rive droite de l'Elbe à Torgau, nous pouvons attendre des informations, que nous recevrons certainement, sur la direction de la force principale ennemie, puis mener notre force principale contre elle. Pour cette raison, il me semble que cet exercice particulier s'engage tout à fait inutilement dans le domaine de la réflexion spéculative. Là où les conditions concrètes sont décisives, de telles spéculations, qui dégénèrent bien trop souvent en subtilités excessives, ne présentent plus d'intérêt. Si la question de la plus grande faiblesse militaire de la Prusse doit être posée, le problème devrait être totalement reformulé.

Ayant maintenant montré que l'exercice est trop incomplet pour permettre une solution qui ne soit pas totalement arbitraire, et de plus que la question particulière qui est censée être la clé d'une solution - à savoir la question de savoir quelle est la ligne d'avancée la plus dangereuse - ne pourrait en pratique jamais servir de base à nos actions, je vais passer aux points individuels de la deuxième solution [M]. J'analyserai ces points *historiquement*, puisque la solution est trop illogique pour permettre une réfutation strictement logique.

Critique de la solution de M

1. Pourquoi une attaque en Silésie révélerait-elle les intentions autrichiennes plus tôt que des attaques ailleurs ? Parce que la frontière est un peu plus éloignée de Berlin ? C'est une considération trop insignifiante et mesquine pour influencer le choix des lignes opérationnelles. Si les Autrichiens partent de Vienne et du Danube en direction de notre frontière, nous comprendrons certainement que nous sommes leur cible, et nous nous préparons à être au bon endroit au bon moment. Nous ne retarderons pas nos mesures jusqu'à ce que les Autrichiens aient franchi la frontière.

2. L'avantage de l'*initiative* ici signifie l'avantage de la surprise. Ce n'est que lorsque la surprise est présente que l'initiative confère un avantage ; sinon, en guerre comme dans les jeux de cartes, elle constitue un désavantage. Cela réside dans la nature des choses, mais par manque de place, cela ne peut pas être discuté ici. Si Berlin doit être surpris, cela peut certainement être réalisé plus facilement par la Saxe ; si ce devait être la Silésie, ce ne serait pas le cas. De toute évidence, les Autrichiens peuvent nous attaquer beaucoup plus tôt dans le sud de la Silésie que dans la Marche de Brandebourg.

3. La raison pour laquelle les Autrichiens préféreraient une avancée sur Berlin est que si la Prusse accorde une grande importance à la protection de sa capitale, elle se verrait obligée d'adopter une défense *des plus désavantageuses*. Sur la simple possibilité que la Prusse commette cette erreur, les Autrichiens seraient censés baser leur ligne d'avancée. Encore une fois, cette considération est bien trop insignifiante. Et pourquoi la défense de la Prusse serait-elle des plus désavantageuses ? Quelle phrase vide ! Une position forte derrière les rivières Note et Nuthe, deux forteresses sur le flanc gauche de l'ennemi [Torgau et Wittenberg], une province entière [la Silésie] sur son droit - comment peut-on appeler cela désavantageux ? Je ne dis pas que c'est là que nous devrions tenir tête ; je veux simplement montrer que la raison donnée ici elle-même nécessite une justification.

4. Quel est le but d'indiquer les trois distances de Vienne à Berlin et à deux points sur la frontière prussienne ? Au maximum, les chiffres pourraient être utilisés pour déterminer jusqu'où nous pourrions avancer nos forces. Mais l'auteur ne les utilise pas à cette fin, et de toute façon, la distance de Vienne à Berlin serait sans importance. Il semble que cette distance soit destinée à

démontrer le danger pour la Prusse de la deuxième option. Mais l'auteur ne tire pas cette conclusion; il croit plutôt que le danger provient d'autre chose : l'Elbe et Torgau. En fin de compte cependant, cette manœuvre [le siège de Torgau] laisse l'importance de Berlin complètement de côté. Si Berlin était réellement le point clé de tout le système défensif prussien, sa distance de Vienne importerait peu, puisque cette situation — contrairement à certaines autres options stratégiques secondaires — exige plus qu'une simple course. Que la Prusse n'apprenne pas la direction de l'offensive autrichienne avant que sa frontière ne soit franchie est une hypothèse arbitraire et improbable, totalement inadaptée pour fournir une base à une analyse stratégique.

Je confesse donc que je trouve ces calculs de temps et d'espace inutiles d'une part, et dépourvus de valeur pratique d'autre part.

5. Le fait que l'Autriche puisse déplacer un train de siège par voie d'eau jusqu'à Torgau n'est pertinent que pour un siège de Torgau. Pourquoi cela devrait constituer *le plus grand danger* pour l'État prussien reste à démontrer. Encore une fois, il ne s'agit là que d'une *affirmation non étayée*. Il peut y avoir des cas où un siège de Torgau serait plus dangereux pour l'État prussien qu'un siège de Glatz, mais le contraire pourrait également être vrai. Si Torgau est assiégé sans une grande supériorité de forces, le succès serait à peine concevable. Le siège devient alors le meilleur moyen pour la Prusse d'obtenir une victoire stratégique générale. Tant que la relation entre les deux parties n'est pas davantage précisée, nous ne pouvons pas vraiment aborder ces questions de manière pratique. Mon analyse essaie simplement de montrer que la proposition sur laquelle repose le raisonnement de l'auteur est, comme c'est très souvent le cas dans la théorie stratégique, une thèse entièrement non prouvée, une simple phrase.

6. Les Autrichiens sont censés pouvoir progresser en toute sécurité sur les *deux* rives de l'Elbe jusqu'à atteindre la région de Dresde. Cela se déduit du *système défensif* de la Prusse. Si par ce terme l'auteur entend l'intention prussienne de mener la campagne sur la défensive stratégique, alors sa déduction est fausse. Si les circonstances étaient telles que décrites, rien ne serait plus compatible avec cette intention que d'attaquer l'une des colonnes autrichiennes avant que les deux ne puissent se rejoindre. Si l'auteur entend par là un système défensif spécifique, qui pourrait peut-être consister en un retrait *délibéré*, il faudrait supposer que ce système, qui d'ailleurs n'est pas mentionné dans l'assignation, ait été trahi aux Autrichiens. Sinon, ils devraient toujours accepter la possibilité de devoir payer un prix pour avoir séparé leurs forces. Si l'on considère que pendant que les Autrichiens regroupent leur armée sur l'Eger, les Prussiens rassemblent la leur sur l'Elster, il est difficile de prédire avec certitude qui arriverait le premier dans la région de Dresde. Et je doute que le commandant autrichien risque une avance en deux colonnes sur les deux rives de l'Elbe. Plutôt que d'envisager la situation des deux armées peu avant le début de la campagne et de se demander quelle serait la conduite la plus recommandable pour chacune, un concept général, *à savoir le concept de la défensive*, est une fois de plus pris comme base d'une conclusion qui est non seulement sans valeur pratique, mais aussi intrinsèquement erronée.

7. La conclusion que l'auteur tire maintenant, selon laquelle les Prussiens devraient se placer près de Torgau, me semble encore une fois totalement illogique. Il n'est pas clair pourquoi les Prussiens ne pourraient pas occuper des positions plus avancées et s'en retirer à temps pour se concentrer sur Torgau. De plus, cette conclusion suppose une intention qui doit au moins être discutée, car elle n'est en aucun cas inévitable — je veux dire l'intention du commandant prussien de couvrir Torgau et d'empêcher un siège. Loin d'être une nécessité universelle, cette intention est fondamentalement contraire à la nature des choses. Les forteresses existent pour être assiégées. Un siège affaiblit l'ennemi et accélère le moment où nous pouvons le vaincre plus facilement. C'est une séquence naturelle en théorie, et dans toutes les guerres menées pour des enjeux majeurs, c'est également le cours naturel des événements. En revanche, dans les guerres limitées, l'équilibre des forces conduit souvent les armées à couvrir les forteresses. L'histoire militaire en est pleine d'exemples. Il serait trop long pour moi de démêler ici cette apparente anomalie et de montrer qu'elle est entièrement naturelle et justifiée. J'affirme seulement que dans le cas présent, cette intention [d'empêcher le siège de Torgau] n'est pas justifiée et ne peut être admise comme une nécessité générale et évidente.

8. Que signifie dire que l'armée prussienne devrait conserver sa liberté d'action ?

Évidemment, plus sa position est avancée, plus sa liberté d'action est grande, puisque en avançant elle augmentera le nombre de lignes de retraite possibles à son arrière. L'expression « liberté d'action » est parmi les plus pernicieuses de tous les clichés stratégiques, car elle est utilisée plus souvent que toute autre, et personne ne se sent obligé d'en définir le véritable sens.

En général, donc, l'auteur conclut que la meilleure position pour l'armée prussienne se situe entre Herzberg et Torgau, où, d'une manière ou d'une autre, elle peut offrir la résistance la plus efficace. Je n'ai aucun désir de critiquer cette conclusion en elle-même, seulement de souligner qu'elle a peu ou pas de lien avec la construction de l'auteur sur la théorie stratégique et les calculs de temps et d'espace. L'armée prussienne est forte dans cette position à cause de l'Elbe, des trois forteresses, du caractère abrité de tout le déploiement, et parce que la frontière de Silésie est parallèle aux lignes de communication de l'ennemi. Ces choses peuvent être dites en quelques mots, un bon sens raisonnable les acceptera, et ne nécessitent aucune déduction stratégique ingénieuse et longue.

9. Étant donné que si peu de faits sont donnés [dans le problème], il est impossible de déterminer si une position de flanc avec notre dos tourné vers l'Elbe serait supérieure à toute autre. L'armée prussienne semble se trouver dans une position stratégique si excellente ici qu'elle peut éviter une attaque dans trois directions vers l'Elbe, vers Berlin et vers la Silésie et conserver néanmoins l'avantage de représenter une menace stratégique pour l'ennemi, soit sur ses deux flancs, soit dans son arrière. Néanmoins, la principale ligne de retraite de l'armée devrait certainement être déterminée, c'est-à-dire la ligne à utiliser en cas de malheur extrême, avec laquelle toutes les autres décisions opérationnelles doivent être corrélées. Le fait qu'à Vilna [en 1812] les Russes n'étaient pas encore décidés à retirer leur force principale vers Saint-Pétersbourg ou vers Moscou a failli provoquer le désastre de la reddition de l'armée en plein champ.

S'il était considéré absolument nécessaire de couvrir Berlin, une position de flanc si proche de la ville ne serait pas appropriée. Je crois cependant que protéger Berlin n'est pas un élément essentiel de la défense prussienne ; par conséquent, dans de nombreux cas, qui doivent bien sûr être étudiés en détail, une position de flanc s'avérerait très avantageuse.

10. Une position derrière l'Elbe, comme derrière n'importe quel grand fleuve, est *tactiquement inaccessible*. La force de la position ne dépend pas des deux forteresses. Mais nous ne gagnons pas un champ de bataille favorable en nous déployant derrière l'Elbe, car nous obligeons l'ennemi à nous contourner. C'est uniquement de cette *contrainte* que nos avantages doivent provenir.

11. Dans combien de positions les deux ailes reposent-elles sur des points stratégiques majeurs ? Avoir un tel point vaut déjà beaucoup. Encore une fois, la raison pour laquelle nous ne devrions pas nous déployer à Luckau, le manque de soutien pour l'aile droite, est l'un de ces termes stratégiques qui ne supportent pas un examen approfondi. Savoir si nous pourrions trouver un certain soutien tactique pour l'aile droite [par exemple, quelques bâtiments agricoles, une légère élévation du terrain, un marais. Notes des éditeurs] devrait être découvert sur place. Combien de batailles se livrent dans lesquelles seule une aile de la position du défenseur est sécurisée !

12. L'ennemi ne pouvait pas plus déterminer le mouvement de l'armée prussienne à Luckau qu'ailleurs. C'est l'un des clichés stratégiques les plus abominables. En substance, cela ne dit absolument rien, car, après tout, les actions et les mouvements d'un commandant influencent *toujours* fortement la conduite et le mouvement de l'autre. Si cette affirmation veut dire quelque chose, ce ne peut être que qu'un général peut contraindre l'autre à le suivre partout, à lui obéir entièrement, à le priver même de la possibilité d'une résistance indirecte au moyen de contre-mouvements de reprécailles. Cela ne me semble en aucun cas vrai pour une armée prussienne à Luckau, et nous pouvons supposer que si l'auteur avait développé ses idées plus en détail, leur inadéquation et leur partialité seraient devenues évidentes.

13. La bataille est ici présentée comme quelque chose de *mal*, du moins *cette* bataille qui est entreprise sans hésitation. Ici, nous entrons dans le brouillard des concepts confus qui constituaient la science de l'état-major général de l'Ancien Régime. Contre un ennemi déterminé, qui ne recule pas

devant le combat, la bataille est le seul moyen efficace de résistance. Nous pouvons le combattre dans les circonstances les plus avantageuses possibles, mais nous devons être résolus à nous battre. Dans de tels cas, il n'y a pas de substitut à la bataille. Si le défenseur a occupé une position exceptionnellement forte, il obligera l'attaquant à le contourner. Si cette position est stratégiquement bien placée, être contournée offre un avantage à la défense. Mais l'avantage ne devient réel que s'il surprend l'attaquant en plein acte, *en flagrant délit*, comme dirait Bonaparte. En bref, une bataille est inévitable : soit une *bataille en défense tactique*, si l'attaquant juge le contournement trop dangereux et décide donc d'attaquer notre position ; soit une *bataille offensive*, si l'attaquant poursuit son objectif [initial] et prend le risque de contourner notre position. Si les caractéristiques tactiques et la position stratégique du défenseur sont si fortes que l'ennemi n'ose ni attaquer ni contourner et renonce entièrement à sa progression, alors ce succès sans bataille ne résulte que de la *présupposition strictement nécessaire* que le défenseur était en fait prêt à combattre.

Si l'*armée attaquante n'avance pas résolument*, si elle ne planifie pas une offensive énergique, si elle s'est mise sur le terrain simplement pour attendre une opportunité favorable, et n'essaiera quelque chose que *si cette opportunité se présente*, alors la défense peut certainement faire de même. Contre un tel adversaire, la défense peut s'attacher à *éviter complètement la bataille, à la considérer comme un mal*, et à diriger toutes ses actions et mouvements afin de garantir que les conditions avantageuses pour le combat que l'ennemi recherche ne se produisent pas.

Il est important de ne pas confondre les deux cas. S'attendre à des résultats favorables d'une résistance passive contre un adversaire déterminé va à l'encontre de la nature des choses. Au contraire, rien n'est plus certain que le fait qu'une telle approche conduirait à des demi-mesures, à du temps perdu, à la confusion et—après ce splendide purgatoire—à la défaite la plus complète.

Cela dit, l'avance sur Luckau et Herzberg suggère sûrement que les Autrichiens recherchent une bataille décisive.

14. Si le commandant prussien se retire vers le nord en passant par Torgau simplement pour mettre cette forteresse en jeu, obligeant les Autrichiens à la mettre sous siège, puis, après qu'ils aient été affaiblis par le siège, pour les attaquer, je trouverais cela des plus judicieux. Dans ce cas, toutefois, le commandant prussien n'a pas besoin de se retirer derrière la rivière Nuthe. Il tentera plutôt de s'arrêter derrière l'Elster. Si les Autrichiens veulent le chasser et le forcer soit à se retirer derrière la Nuthe, soit à livrer bataille, le commandant prussien pourra préférer accepter la bataille, même si l'ennemi ne s'est pas affaibli de manière significative en assiégeant Torgau. Au vu des circonstances générales, il ne semble pas y avoir de raison de reculer devant cette bataille, tandis qu'un retrait à proximité de Berlin ne pourrait être entrepris que pour des motifs des plus pressants.

Mais même en supposant que de tels motifs existent, je ne trouverais pas la retraite aussi désavantageuse que l'affirme l'auteur. Il dit que le commandant prussien serait repoussé vers la *position défensive la plus désavantageuse*, une figure de style bien connue et toute faite du répertoire du stratège. Si l'expression « *désavantageuse* » se réfère à la défense elle-même, l'affirmation est clairement erronée, car une position défensive derrière une telle ligne de marais comme celle qui existe le long de la Nuthe ne peut en aucun cas être considérée comme un désavantage. Si l'expression se réfère au fait que, si l'ennemi met le siège devant Torgau, les opérations défensives ne seraient plus appropriées, et seraient donc préjudiciables, alors je ne peux me persuader que notre armée trouverait vraiment si difficile de progresser depuis cette position, par un itinéraire ou un autre, pour secourir Torgau.

15. Ici, nous devons d'abord nous demander, que signifie quitter l'Elbe ? L'auteur veut-il dire: évacuer toute la région et laisser les Autrichiens prendre Torgau à loisir ; ou se réfère-t-il simplement à une situation dans laquelle une aile de l'armée n'est pas constamment protégée par le fleuve ? Encore une fois, malheureusement, nous avons affaire à du jargon qui, comme d'habitude, ne ressemble que vaguement à des concepts bien définis et spécifiques. Même une retraite derrière la Nuthe ne rendrait ni impossible ni très difficile le soulagement ultérieur de Torgau, comme n'importe qui en conviendra en pensant aux nombreuses manières de le faire qui sont ouvertes à l'armée prussienne. Ce n'est que si les Prussiens ne prenaient aucune mesure pour secourir la forteresse que les Autrichiens pourraient occuper Torgau sans bataille et ainsi acquérir un avantage

durable. Mais cela n'est qu'une hypothèse vide. En revanche, si l'auteur entend dire que tant que nous nous retirons au moins d'une journée de marche de l'Elbe, les Autrichiens réussiraient à prendre Torgau, il n'a aucune base factuelle. Après tout, nous pouvons avancer depuis n'importe quel point pour les attaquer.

En général, il n'est pas clair comment une armée attaquante peut obtenir un avantage permanent sur une force défensive qui lui est égale physiquement et en moral, *sans la vaincre au combat*. Si une telle victoire est nécessaire au succès de la campagne autrichienne, cette nécessité ne résulte pas d'une combinaison stratégique particulière de la part des Prussiens, mais découle *simplement de la nature des choses*. Le fait que l'auteur considère de nouveau le combat comme un mal, une *incongruité*, reflète la même confusion que nous avons abordée au point 13 ci-dessus.

Par ces mots, je conclus mes remarques sur la Solution de M. Je ressens avec acuité combien elles sont superficielles et combien elles peuvent laisser des choses peu claires. Mais pour remédier à ces lacunes, j'aurais besoin de beaucoup plus de temps.

Vous voyez, mon cher ami, j'ai à peine laissé une proposition sans la contester, celle-ci étant censée fournir une solution au problème. Ce n'est pas tant la solution que ce type de débat que je devrais me sentir obligé de critiquer, si j'en avais la compétence. Je déteste ce genre de langage technique qui nous fait croire que nous pouvons réduire le cas individuel à un universel, à l'inévitable. Les stratèges manipulent ces terminologies comme s'il s'agissait de formules algébriques, dont l'exactitude est depuis longtemps établie, des formules brèves qui peuvent servir de substituts à la réalité originelle. Mais ces phrases ne représentent même pas des principes clairs et précis. Au contraire, ce sont des expressions nébuleuses et ambiguës, dont le véritable sens reste ouvert à la discussion. Ce n'est pas un accident. Leur ambiguïté est voulue, car elles ne découlent pas de ce qui est essentiel et ne peuvent être présentées comme une vérité universelle. Par conséquent, les inventeurs de ces termes ont trouvé naturel de laisser une certaine latitude dans leur signification.

Je reconnais que mon fait de critiquer plus ou moins tout dans la Solution de M donne une forte impression d'un esprit déjà tout fait. Mais je suis convaincu que je ne nourris pas d'opinions préconçues, et je ne pourrais pas en avoir, car je ne suis pas un système [stratégique] particulier et n'exige rien d'autre que la vérité simple et directe, le lien simple de cause à effet. J'espère que vous ne soupçonnerez pas que de simples contradictions ou, pire, une antipathie personnelle soient en jeu. La contradiction inutile me rebute totalement ; et en ce qui concerne l'auteur, je suis vraiment désolé de ne pas le voir plus avancé sur le chemin vers une vision naturelle des questions stratégiques, un chemin que j'ai suivi pendant de nombreuses années avec le plus grand enthousiasme, car malgré tout, je partage ses jugements pratiques plus souvent peut-être qu'avec ceux de quiconque.

Critique de la solution de Roeder

Après tout cela, mon analyse de votre solution nécessitera beaucoup moins de temps, j'approuve pleinement sa simplicité et son réalisme. Vous n'avez pas mis en place un échafaudage de circonstances superflues ; votre raisonnement ne repose pas sur de simples clichés. Mais permettez-moi d'être plus précis concernant certains points particuliers.

1. Vous avez raison de qualifier l'opération à travers la Lusace de *la plus décisive*. C'est ainsi qu'il faut le dire. Cependant, l'opération la plus décisive n'est pas toujours celle qui correspond le mieux aux circonstances de l'ennemi. Bien sûr, l'exercice exige que, lors de la planification de la concentration préliminaire de l'armée [prussienne], vous déterminiez [de manière abstraite] quelle attaque serait la plus décisive. Mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, cela ne serait pas nécessaire en pratique.

2. Votre description de cette option est exacte. Elle prouve la solidité de votre point de vue selon lequel vous considérez l'option comme une possibilité et non simplement comme une erreur manifeste, comme le fait la Solution de M.

3. Cela vaut également pour la troisième option opérationnelle. Mais votre affirmation selon laquelle, pour les Autrichiens, une bataille victorieuse serait plus avantageuse en Basse-Lusace qu'au pied des montagnes de Silésie repose sur l'hypothèse unilatérale que les Autrichiens sont en mesure de mener *une guerre visant des décisions majeures*.

4. J'ai déjà indiqué des réserves à cette affirmation.

5. Vos calculs de temps sont simples et solides, sans les implications fallacieuses de l'autre solution. De tels calculs sont, bien sûr, toujours nécessaires ; mais dans ce cas, ils n'ont pas la grande importance que le problème semble leur attribuer. Rien n'est moins probable que les Autrichiens marchent du Danube jusqu'à notre frontière en un seul coup. Nous ne devrions donc pas nous inquiéter du fait que les unités de Landwehr du 2^e Corps ne seraient pas disponibles. Mais le fait que vous ayez souligné — ou plutôt mentionné — cette possibilité rend vos calculs supérieurs à ceux de l'autre solution, puisque ce n'est que *pour de telles possibilités* que ces calculs sont nécessaires en premier lieu.

6. Je n'ai rien à dire contre les détails de notre disposition donnés ici, sauf que de tels détails ne peuvent raisonnablement être exigés ou fournis à l'avance. Avec l'information que l'ennemi a franchi notre frontière viendront naturellement de nombreuses autres nouvelles sur le nombre et la force de ses colonnes. Ce n'est qu'alors que nous déciderons des détails de notre disposition.

7. Je considère que ce déploiement excentrique est le véritable défaut de votre réponse. Dans un espace aussi confiné, au moment où l'on peut s'attendre à une grande bataille, un déploiement divisé est toujours une erreur, sauf s'il est *justifié par une prépondérance de forces*. Rien ne peut protéger un tel déploiement du danger que l'ennemi, avec une armée unique, puisse vaincre les différentes parties les unes après les autres, comme l'a montré la célèbre campagne de 1796 [celle de Napoléon en Italie] avec ses cinq phases distinctes. Sur de plus longues distances, une telle forme d'attaque ou de défense enveloppante devient moins dangereuse, et si les distances sont vraiment grandes, comme en Russie en 1812, une division des forces peut ne plus être du tout dangereuse, et sa caractéristique particulière devient alors naturellement avantageuse. En 1813, les distances étaient assez grandes, et pourtant il y avait toujours le plus grand danger que Blücher soit submergé par l'armée ennemie principale, qui, en fait, a vaincu Schwarzenberg à Dresde. La forme d'attaque enveloppante est toujours la *plus décisive*, celle qui conduit au *plus grand succès*, mais pour cette raison aussi la *plus risquée*, où le succès est *moins certain*. Le succès et le danger vont toujours de pair, et constituent la loi dynamique de la guerre. Si nous voulons augmenter le premier, le second augmente également, et il s'agit alors de savoir si cela est ou non conforme aux besoins et aux caractéristiques particulières de notre situation. Ainsi, si nos circonstances ne nous permettent pas de prendre de grands risques, nous ne pouvons augmenter notre succès que lorsque le danger lui-même n'est pas grand, c'est-à-dire lorsque nous possédons une prépondérance de forces physiques et morales. Ce principe d'une simplicité totale, fondé directement sur les concepts [de succès et de danger] eux-mêmes, permet des solutions claires et définies dans une grande variété de questions stratégiques, sur lesquelles, de manière habituelle, les gens débattent en vain.

Il est très tentant, si l'un de nos territoires se trouve sur un côté ou derrière l'avancée ennemie, d'y baser une force considérable. Cette idée vous a séduit, mais il faut résister. Cela ne veut pas dire que nous devons renoncer entièrement à l'avantage de cette circonstance. Au contraire, nous devrions détacher quelques petites unités de rangers, dont la force combinée n'est pas si essentielle à l'ensemble qu'elle ne puisse être sacrifiée dans une bataille décisive. Dans une armée de 120 000 hommes, par exemple, 5 000 hommes ne manqueraient pas. Mais ces 5 000, en combinaison avec les forces présentes dans la zone qu'ils pourraient mobiliser – unités de Landwehr, troupes de garnison, réservistes, etc. – peuvent agir très efficacement contre les lignes de communication de l'ennemi. Ce type d'opération contre les lignes de communication d'un attaquant, qui se produit, en un sens, automatiquement pendant qu'il avance, laissant un territoire à sa gauche et à sa droite qu'il ne peut occuper, est le seul qui offre un avantage absolu. C'est un avantage unique de la défense stratégique, mais il ne peut être obtenu en détachant des forces importantes pour agir contre les flancs de l'ennemi, car ceux qui combattent sur son flanc ne peuvent pas combattre sur son front.

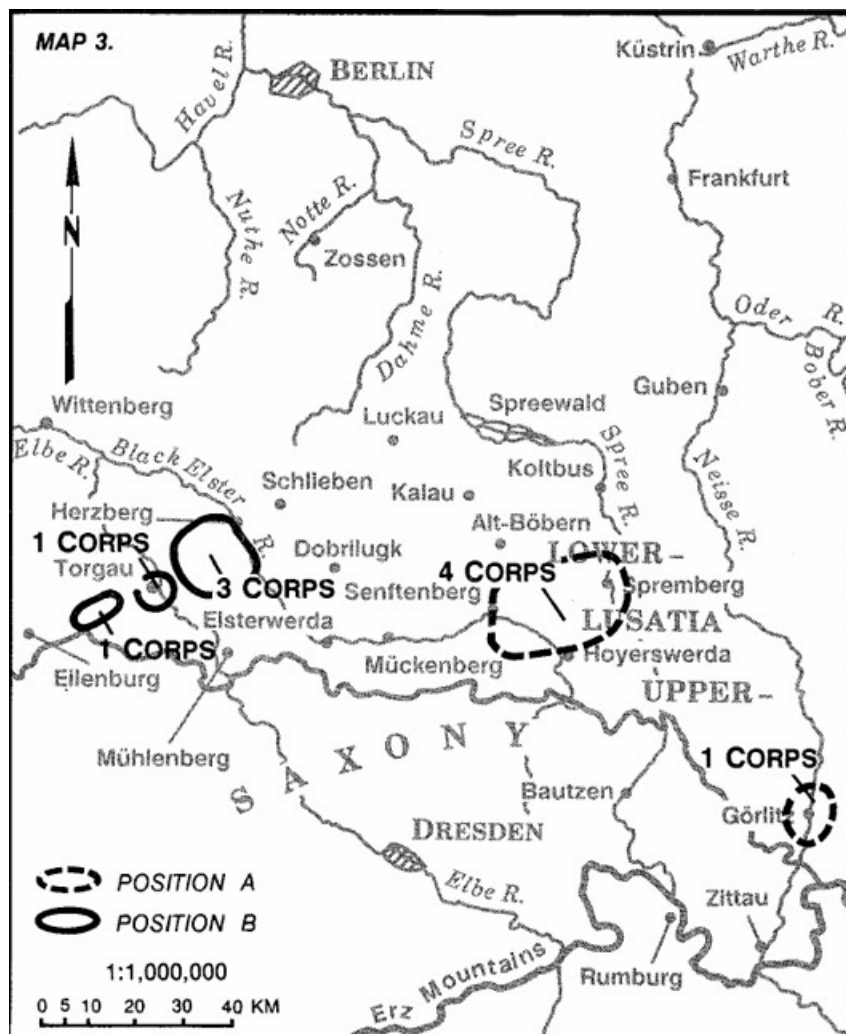
8. La guerre de manœuvre de la division est l'un de ces ridicules slogans. Vous me pardonnerez si je dis que vous n'aviez pas une conception claire de ce que cela signifiait.

9. Je crois avoir déjà dit que si les Autrichiens devaient avancer sur la Silésie plutôt que sur la Saxe, nous le découvririons assez tôt pour rassembler notre armée principale directement en Silésie, plutôt que d'abord en Basse-Lusace. Le problème vient de là.

10. Votre conclusion est très sensée et montre que vous considérez la grande bataille du bon point de vue.

Et maintenant, ça suffit. Peut-être vous ai-je déjà épuisé. Si, de temps à autre, je n'ai pas réussi à me faire comprendre, ou si je n'ai pas pu vous convaincre sur tous les points, nous pourrions certainement continuer notre discussion en personne.

Votre ami, von Clausewitz.



6. LA SOLUTION DE ROEDER

Roeder a abordé le problème en analysant d'abord les étapes spécifiques entreprises au début de la campagne dans chacun des deux cas ; puis en comparant les deux premières phases de la campagne ; et enfin en tirant une conclusion de sa comparaison.

Si, soutenait Roeder, les Autrichiens étaient confrontés au déploiement prussien présenté dans le premier cas (quatre corps entre Senftenberg et Spremberg, le cinquième à Gorlitz), ils devraient laisser une force de couverture significative à Gorlitz, peut-être jusqu'à un corps et demi, puisque les Prussiens y menacent la ligne de retraite autrichienne. Si les Autrichiens devaient perdre une bataille, cette menace pourrait devenir particulièrement dangereuse. Il serait probablement impossible de vaincre les Prussiens à Gorlitz, qui éviteraient de s'engager contre une force supérieure. Après avoir détaché la force de couverture, les Autrichiens conserveraient trois corps et demi pour leur offensive. Comment devraient-ils être utilisés ? Contourner l'aile gauche de la principale force prussienne par une avancée entre les rivières Spree et Neisse est hors de question. S'ils contournent l'aile droite, les Autrichiens pourraient traverser la Black Elster entre Elsterwerda et Senftenberg. Mais le terrain leur serait difficile, et nous pourrions les attaquer dans des conditions favorables. S'ils traversent en dessous d'Elsterwerda, ils auraient l'Elbe et Torgau à leur arrière, et une bataille serait probablement engagée entre Senftenberg et Spremberg.

Si l'armée prussienne venait à perdre cette bataille, elle devrait probablement se replier sur Berlin. Une bonne position peut être prise sur les hauteurs près de la ville ; si nous ne nous sentions pas assez forts pour livrer bataille là-bas, nous devrions nous replier derrière la rivière Havel. (3) Si entre-temps l'ennemi assiège Torgau avec la moitié d'un corps, et que nous amenons des renforts, nous serions supérieurs en nombre et pourrions passer à l'offensive.

Si l'ensemble de l'armée prussienne se déploie sur l'Elbe (le deuxième cas), une avancée autrichienne sur la rive gauche du fleuve est peu probable. Si, en revanche, les Autrichiens traversent la Black Elster et avancent sur sa rive droite, ils perdraient les communications directes avec leur pays, et il n'est pas clair ce qu'ils y gagneraient. Par conséquent, ce mouvement est également peu probable. (4) Une avancée autrichienne entre l'Elbe et la Black Elster est leur mouvement le plus probable. Comment devrions-nous réagir ? Nous pouvons nous déployer soit entre l'Elbe et la Black Elster, (5) soit devant la tête de pont à Torgau. (6) Nous pourrions aussi traverser sur la rive gauche de l'Elbe et prendre position près de Torgau. Dans ce cas, l'ennemi pourrait établir un pont sur l'Elbe à Mühlenberg, traverser sur la rive gauche et avancer. Les Prussiens, cependant, auraient toujours la possibilité d'éviter le combat. S'ils acceptent le combat et perdent, ils pourraient traverser sur la rive droite à Torgau et se replier sur Wittenberg. (7)

Ces deux plans défensifs sont comparables à plusieurs égards. Dans les deux cas, l'ennemi doit remporter une bataille avant de pouvoir assiéger Torgau. Dans les deux situations, une victoire prussienne semblerait conduire à des résultats similaires. Une défaite prussienne entre Senftenberg et Spremberg éloignerait l'armée de Torgau, car elle devrait se replier vers Berlin. Mais ce repli laisserait l'armée en contact avec la majeure partie de sa patrie, et donc avec ses renforts. Il semble conseillé de stationner un corps à Görlitz, car il menacerait le flanc autrichien. Toutefois, la force devrait être commandée par un général habile et énergique. Si un tel homme n'est pas disponible, il vaudrait mieux ne pas détacher le corps.

Cela nous aiderait à choisir entre les deux plans, si nous connaissions exactement le terrain là où des batailles sont susceptibles de se produire. On aimerait également en savoir plus sur l'environnement des forteresses de Torgau et de Wittenberg, avant de décider si nos forces devraient y être déployées.

En conclusion, si Görlitz était fortifiée, elle offrirait une position qui combine les avantages des deux plans. Nous menacerions le flanc ennemi, quelles que soient ses actions ; nous maintiendrions le contact avec la masse principale du territoire prussien ; et nous resterions libres de nous tourner vers la Silésie. (9) Bien sûr, nous ne bénéficierions pas dans la même mesure des

avantages de l'Elbe avec ses deux forteresses. Le choix de notre déploiement dépendrait également de la possibilité d'être renforcés par le 1er Corps de la Prusse-Orientale, et les 7e et 8e corps du Rhin.

7. CLAUSEWITZ A ROEDER (24 décembre 1827)

Cher ami :

Croyant avoir rempli ma dette envers notre amitié par la longueur de mes remarques, si ce n'est par autre chose, je vois maintenant que vous m'invitez à un nouvel exercice. Je reprendrai la plume, non sans craindre que votre patience n'ait déjà été épuisée par ma première lettre.

Dans cette lettre, j'ai souligné à quel point le premier problème manque des informations spécifiques qui seules permettraient une solution qui ne soit pas entièrement arbitraire. Le deuxième problème est une extension du premier. Il est vrai qu'il est plus détaillé, moins généralisé ; néanmoins, ses termes sont tels que les précisions qui manquaient dans le premier exercice seraient également très significatives ici. D'un autre côté, nous voyons que, à mesure que les conditions de l'exercice sont présentées en plus grand détail, les dispositions spécifiques de l'ennemi prennent une importance croissante. Puisqu'il est impossible de générer tous les faits essentiels dans un exercice hypothétique, il est évident que plus notre exposé est détaillé, plus il devient illusoire. Nous faisons un nombre quelconque de suppositions tacites et développons une analyse qui, à la fin, pourrait ne pas être pertinente dans un cas sur cent. Un raisonnement de ce type peut bien sûr encore être utile pour exercer notre jugement. Mais il est clair qu'une telle analyse ne peut jamais être réfutée de manière satisfaisante par des arguments tout aussi arbitraires. Si nous sommes disputés, nous ne pourrions pas parvenir à un accord ; si nous cherchons honnêtement une solution, nous finirons par tomber dans un état désagréable de perplexité, où nous pourrions presque désespérer de la validité de toute théorie.

En avançant deux moyens différents d'exécution, et en vous demandant de choisir entre eux, le deuxième exercice attend de vous que vous critiquiez chacun au moyen de l'autre. Cela me semble particulièrement inapproprié puisque les deux approches ne diffèrent que par un point insignifiant. Dans tout problème stratégique, mais surtout dans ceux qui posent des alternatives et nous demandent de choisir entre elles, je ressens le besoin de réduire la question à des principes généraux, c'est-à-dire de révéler la relation entre l'une ou l'autre option et les faits qui en résultent inévitablement de la nature de la situation. De cette manière, au moins, nous pouvons reconnaître la nature de chaque mesure, et ses caractéristiques uniques. Dans le cas où nous devons exécuter un schéma ou l'autre dans la vie réelle, nous pouvons alors décider par nous-mêmes si les caractéristiques de l'un ou de l'autre sont mieux adaptées à nos besoins et circonstances. En bref, lorsque nous évaluons des plans hypothétiques, nous devons suspendre le jugement final sur de nombreux points, tandis que sur d'autres nous pouvons être conclusifs, car ils violent des conditions suffisamment clairement énoncées dans le problème. Je vais maintenant offrir de tels commentaires sur les différents aspects de votre analyse.

Vous dites qu'une force ennemie supérieure ne pourrait pas vaincre le corps prussien à Gorlitz, ou plutôt, *vous le supposez*, et en effet ce n'est qu'une supposition. L'expérience et la nature de la situation nous enseignent qu'il est très difficile d'éviter une bataille en train de se développer si nous voulons maintenir le contact avec l'ennemi et ne manquer aucune opportunité favorable. Une attaque en enveloppement (ce que Jomini appelle opérer sur des lignes extérieures) est donc toujours très dangereuse, et n'est justifiée que par une supériorité de force ou la certitude que l'ennemi ne recherche pas une action décisive. Vous ne pouvez pas non plus être sûr que l'ennemi maintiendra toujours un corps et demi contre votre corps à Gorlitz. Lorsqu'il s'apprête à attaquer votre force principale, il peut n'y laisser qu'un demi-corps. En tout cas, la force à Gorlitz ne représente pas un danger considérable pour lui, puisqu'en cas d'urgence il peut se replier sur l'Elbe et, à l'aide d'un pont flottant, traverser le fleuve en aval de Dresde également. Les calculs concernant le corps à Gorlitz sont donc extrêmement incertains ; il serait une erreur de s'y fier plutôt que de suivre la méthode bien plus sûre de maintenir une force unifiée.

En stratégie, nous devons distinguer entre *contourner* et *passer à côté* d'une position. Il y a une grande différence entre envelopper une position avec des corps individuels ou même avec l'ensemble de l'armée, et l'attaquer par le flanc ou par l'arrière. Il est évidemment tout à fait différent de contourner la position afin de poursuivre l'objectif de l'attaque, sans se soucier de l'ennemi laissé derrière. Dans le premier cas, la position conserve son efficacité stratégique ; en effet, l'attaque démontre qu'elle ne peut être ignorée, et il ne reste plus qu'aux caractéristiques tactiques de la position de prouver leur force. Dans l'autre cas, la position a perdu son efficacité stratégique. Il est extrêmement rare qu'un attaquant puisse contourner une position qui n'est pas très mal placée. Mais il est tout aussi rare qu'une position ne puisse pas être contournée. Dans la plupart des cas, le défenseur doit se préparer à cette éventualité et prendre ses dispositions en conséquence. Une position abandonnée parce qu'elle est en train d'être enveloppée ne vaut guère la peine d'être prise en premier lieu. Je ne pense pas que les Autrichiens pourraient non plus contourner votre position ni à droite ni à gauche. Ils pourraient certainement *l'envelopper* plus facilement à droite qu'à gauche ; mais vous ne pouvez pas affirmer qu'il serait impensable de l'envelopper à gauche.

3. Un repli derrière la rivière Havel indiquerait que nous avons l'intention de nous installer dans la partie occidentale de la monarchie. Si tel n'était pas le cas, cette démarche serait totalement inappropriée.

4. La véritable question semble être de savoir si les Autrichiens, s'ils veulent mener leur offensive, peuvent faire autre chose que livrer bataille. Ma réponse est qu'ils ne le peuvent pas. D'abord, parce qu'ils ne sont pas plus forts que nous ; ensuite, parce qu'ils sont entièrement entourés par nos territoires, et donc clairement en position désavantageuse. Leur capacité à nous forcer à nous retirer puis à assiéger et capturer Torgau est réduite par ces deux circonstances à un tel point qu'il serait peu logique pour eux de baser leurs plans sur cette possibilité. S'ils veulent combattre, ils doivent traverser sur la rive droite de l'Elbe où nous nous trouvons, et bien entendu, ils préféreraient traverser quelque part hors de notre portée. Mais il est évidemment faux d'affirmer qu'ils ne pourraient pas chercher la bataille en avançant sur la rive droite avec une partie ou la totalité de leur armée. Traverser le fleuve compliquerait leurs communications ; mais, comme je viens de l'indiquer, ils peuvent à peine nous contourner ou nous repousser [sur la rive gauche].

5. Si nous nous déployons entre l'Elbe et l'Elster, cela devrait être au sud de Torgau. Coincés entre deux rivières qui représentent de réels obstacles au mouvement, l'une en raison de sa taille, l'autre en raison de la nature de ses rives, nous nous trouvons dans une situation où nos lignes de retraite sont exceptionnellement limitées, un fait qui exerce une influence très indésirable sur la conduite de la bataille. Si, pour tirer parti d'une position [tactiquement] forte, nous choisissons de combattre dans cette zone, nous devrions au moins garder ouverte une ligne de retraite dans Torgau même. Cela exige que nous nous déployions au sud de la ville, et pas trop près d'elle.

6. Se déployer devant Torgau, le dos tourné vers la ville, comme une tête de pont de chair et de sang, signifierait recourir inutilement à une mesure de désespoir. Une telle position, bénéficiant de deux flancs protégés, mais avec un front qui—étant convexe—est très faible, et qui en général oblige le défenseur à une passivité extrême, ne convient qu'à une force qui, en raison de sa faiblesse, ne peut plus rester sur le terrain. Elle a été acculée dans un coin ; son dos est contre le mur parce qu'elle est sur le point de céder devant la supériorité de l'ennemi.

7. Une grande rivière, coulant dans une telle direction que la défense peut maintenir ses lignes de communication pendant plusieurs jours de marche sur les deux rives, offre certainement à la défense certaines opportunités favorables. Cela est encore plus vrai lorsqu'une forteresse avec une tête de pont protège son mouvement d'une rive à l'autre, comme le fait Torgau, et lorsqu'une autre forteresse, comme Wittenberg, à quelque distance de son arrière, multiplie le nombre d'options. Il semble, en effet, qu'au moment où l'ennemi avance, le défenseur puisse éviter la bataille en traversant de l'autre côté de la rivière, sans cesser de couvrir la zone grâce à l'efficacité stratégique globale de sa position. À première vue, il n'est pas évident pourquoi ce jeu ne pourrait pas se répéter indéfiniment. Mais, tout d'abord, il faut dire que dans la plupart des cas, la valeur stratégique d'une position diminue nettement lorsqu'une grande rivière sépare la défense de l'attaquant, car cela permet à l'attaquant de diviser et de manœuvrer ses forces d'une manière qui ne serait pas possible

sans cette barrière. Deuxièmement, il est rare que les lignes de communication sur les deux rives de la rivière aient une valeur égale pour la défense, et que l'une ou l'autre puisse être abandonnée à tout moment. Troisièmement, la retraite d'une grande armée sur un pont au-dessus d'une rivière n'est pas un acte trivial ; au contraire, en présence de l'ennemi, elle est à peine possible. Quatrièmement, percer du côté de l'ennemi de la rivière, si cela devenait nécessaire, n'est pas une mince affaire, même à proximité d'une forteresse amie. Cinquièmement, et enfin, il serait très difficile de déplacer à plusieurs reprises tous ces éléments qui constituent l'arrière de l'armée dans leurs positions appropriées. Pour toutes ces raisons, un défenseur pourrait à peine traverser la rivière plus de quelques fois, même dans les conditions les plus favorables, avant que, dans son effort pour contrer les mouvements et actions de l'ennemi, une partie ou la totalité de son armée se retrouve soudainement sur la même rive que l'attaquant.

Si nous appliquons ces considérations à l'armée prussienne à Torgau, nous devons convenir que des avantages pouvaient en effet être obtenus par une utilisation habile de l'Elbe en combinaison avec les deux forteresses, que ce soit pour éviter le combat pendant un certain temps, ou pour l'engager dans des circonstances favorables. Mais nous ne pouvons pas dire à l'avance exactement comment cela pourrait être fait, car aucun cas hypothétique ne peut spécifier toutes les conditions uniques et momentanées qui donnent lieu à une opportunité. Il faut également ajouter que nous ne devrions pas exagérer la valeur absolue de ces conditions favorables ; elles fournissent simplement la possibilité de suivre des courses d'action propices. Si le commandant prussien ne saisit pas cette opportunité avec grande habileté, les avantages de sa position disparaîtraient rapidement.

8. Comme vous l'avez justement remarqué, la position sur l'Elbe suppose que l'armée se basera sur la partie occidentale de la monarchie et renoncera à sa relation avec l'est. Si cela n'était pas en accord avec les circonstances générales [politiques et stratégiques], la position serait artificielle et de valeur douteuse.

Il me semble qu'en général, la différence entre se déployer derrière la Black Elster et à Torgau n'est pas grande. Si nous voulons rester réalistes, il faudrait dire qu'en cas de bataille majeure, cette différence particulière ne serait qu'un facteur minime dans le résultat final. Le degré auquel les deux commandants ont uni leurs forces pour le combat, la bonne planification et la conduite habile de la bataille, la persévérance des commandants, le courage des troupes, leur confiance en leur chef, l'obéissance des généraux subordonnés - tous ces éléments n'ont-ils pas une importance plus grande et n'affectent-ils pas le résultat de manière plus directe ?

Que les Russes en 1812 se soient retirés de Moscou vers Vladimir ou se soient dirigés vers le sud vers Kalouga - cette alternative fondamentale, bien qu'elle ne détermine pas principalement la direction de la retraite française, comme on le prétend parfois, était néanmoins d'une importance extraordinaire. Il ne fait aucun doute que le changement d'une seule ligne stratégique peut avoir une influence décisive. Mais on ne devrait pas supposer qu'il est donc important que les Prussiens se battent à Senftenberg ou à Torgau, à moins de vouloir attribuer une valeur stratégique à des choses qui n'ont rien à voir avec la stratégie.

9. Déployer l'armée principale à Görlitz (en supposant que l'endroit soit fortifié), ce qui est votre conclusion ultime, placerait l'armée en *position de flanc*. Naturellement, le territoire que les positions de flanc sont censées couvrir ne se trouve pas directement derrière elles. De telles positions ne peuvent donc être adoptées que si l'armée dispose d'une base d'opérations très large, de sorte que la force de flanc conserve une ligne de retraite. C'est le cas ici. Mais cette ligne de retraite sera toujours plutôt étroite, parfois plus, parfois moins. Le danger pour l'armée d'être forcée à une ligne de retraite excentrique, loin de la partie principale de son territoire d'origine, du centre de gravité de l'ensemble de la base militaire, constitue un inconvénient grave de ce type de positions. La position doit compenser ce défaut par sa très grande force tactique, de sorte que l'ennemi ne puisse pas l'attaquer du tout, étant immobilisé en quelque sorte par sa puissance stratégique, ou qu'il ait peu de chances de réussir s'il attaque. Cela justifie la position de flanc, mais il nous manque encore la véritable raison : son efficacité stratégique. Si vous considérez le cas présent en gardant ces points à l'esprit, vous conviendrez que si l'armée à Görlitz était vaincue, elle devrait se replier

sur la route vers Breslau, et serait donc en danger d'être poussée vers le sud jusqu'en Silésie. Un stratège de l'ancienne école dirait : dans ce cas, l'armée est perdue. Je ne le ferai pas, car ce serait une assertion totalement injustifiée. Mais vous admettez qu'un millier d'inconvénients sérieux résulteraient d'une telle retraite. Enfin, une position tactique forte n'a pas encore été localisée dans la zone autour de Görlitz, et son efficacité stratégique ne serait de toute façon pas très grande, puisque les Autrichiens pourraient se baser sur l'Elbe.

Votre troisième étude rencontre toute mon approbation [Roeder avait également envoyé à Clausewitz un bref mémorandum, qui traitait des points suivants : a) deux armées de force égale se rencontrent, chacune avec une ligne de retraite verticale ; b) les mêmes armées se rencontrent, l'une avec une ligne de retraite verticale, l'autre avec une ligne de retraite qui est une extension de l'un de ses flancs. Quels sont leurs avantages et inconvénients respectifs ?] Je ajouterais seulement qu'il est difficile de fournir une couverture stratégique pour les lignes de communication obliques.

Von Clausewitz